

Quelques minutes après, une servante parut sur le perron et appela le jeune sarcleur.

— Viens, petit, dit-elle, mon petit maître, M. Gaston, voudrait te parler.

Pierre rougit beaucoup, étancha de nouveau avec sa manche la sueur de son front, ôta ses sabots et, suivant la domestique, monta l'escalier et pénétra dans la chambre de Gaston, qui était assis, les jambes allongées sur un canapé.

— Eh bien ! au moins, il ne se fatigue pas trop, se dit encore Pierre.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda Gaston avec un aimable sourire.

— Pierre, Monsieur.

— Eh bien ! Pierre, venez tout près de moi ; je voudrais vous offrir à boire ; vous devez avoir soif ? Choisissez ce que vous voudrez : du sirop ou de la limonade ; prenez aussi des gâteaux, ils sont très bons.

— Merci beaucoup, Monsieur, répondit Pierre, déjà de meilleure humeur, en profitant de la permission.

— Vous avez bien chaud, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, Monsieur.

— Sûrement, c'est pénible de travailler dehors par une pareille température, mais vous êtes bien heureux tout de même. Comme je voudrais être à votre place !

Le fils du jardinier sursauta.

— Mais oui, reprit Gaston avec mélancolie, je suis infirme, je ne puis marcher qu'avec des béquilles — et il désignait des yeux les objets posés dans l'angle de la pièce, — et ce sera ainsi toute ma vie. Alors, vous comprenez pourquoi j'envie votre sort. Mes parents me gâtent et je possède toutes sortes de jeux et de livres pour me distraire ; mais vraiment rien ne m'amuse, et je donnerais tout au monde pour pouvoir marcher et courir comme les autres enfants. Cela m'amuserait tant de jardiner ! Ah ! Pierre, vous ne connaissez pas votre bonheur !

Le petit jardinier ne savait que répondre.

Il aurait voulu témoigner à Gaston la sympathie dont maintenant son cœur était rempli pour lui ; mais il était malhabile à s'exprimer. Il balbutia enfin :

— Cela me fait bien de la peine, Monsieur, bien de la peine.

— Vous êtes très gentil, reprit Gaston ; on voit que vous avez bon cœur. Puisque vous travaillez dans le jardin, il faudra monter me voir tous les jours, vous goûterez encore avec moi.

— Merci bien, Monsieur, fit Pierre rouge de joie.

— Ne me remerciez pas ; c'est à moi que cela rendra service. Cela me distraira, je m'ennuie tant ! Vous reviendrez, n'est-ce pas ?